

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 48

Artikel: Chapeaux bas
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224236>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.

BUVONS-LE QUAND MÊME

LE vin de 1931 — tout le monde en conviendra — est décidément de qualité médiocre.

C'est égal, buvons-le quand même. Nous savons au moins que s'il ne réunit pas les conditions qu'on recherche ordinairement dans les produits de nos coteaux, il en est l'enfant légitime.

Il a du reste le mérite de se vendre à un prix qui fera une heureuse concurrence à ces affreuses et démoralisantes boissons sur lesquelles se rabattent tant de gens lorsque le vin n'est plus à la portée de leur bourse.

Et d'ailleurs, quelle qu'en soit la qualité, n'est-il pas infiniment préférable et plus sain que tous les vins fabriqués ou frelatés qui nous arrivent d'année en année plus nombreux ?...

Non, le peuple vaudois ne doit jamais se désaffectionner de ses propres vins. Dans le cas contraire, ce serait une parcelle de solidarité qui s'en irait. En effet, cette solidarité dans la consommation des vins du cru, outre qu'elle a un caractère éminemment patriotique, a encore pour résultat de maintenir une bienfaisante cohésion entre tous les habitants de la famille vaudoise.

L'usage habituel et raisonnable du vin du pays exerce, quoiqu'on en dise, une sérieuse influence sur ses habitants, sur leur économie physique d'abord, puis, sur leur caractère, leur esprit, la direction de leurs pensées. Et si les mêmes causes produisent les mêmes effets, tous ceux qui se désaltèrent à la même coupe, qui retremperent leurs forces à la même source, doivent avoir une affinité bien plus grande que les transuges qui s'en vont demander leurs cordiaux aux quatre vents des cieux.

Autrefois, quand nous ne buvions que nos vins, nous montrions une bienveillance universelle, de la cordialité dans l'accueil, une facilité de liaison qu'on rencontre beaucoup moins fréquemment.

On nous répliquera sans doute qu'il y a des Vaudois qui ne boivent que de l'eau et qui sont des modèles d'urbanité et de savoir-vivre. Cela n'infirme en aucune façon notre manière de voir, car il est probable que ces abstinents ont eu un père, un grand-père, un aïeul qui buvait du vin. Les vertus qu'ils ont, ils les doivent à ce phénomène physiologique qu'on appelle atavisme : un héritage lointain de bonnes qualités.

Car il est incontestable que le vin rend bon, généreux, aimant ; qu'il délie les langues, enhardit les timides, console les affligés, rapproche les cœurs.

Nos vins ont toutes ces qualités. Et pourtant plusieurs les délaissent. Pour boire quoi ? Des liquides de toutes les provenances et surtout de provenances suspectes. La France, la Hongrie, l'Espagne, l'Italie, la Sicile, la Grèce, l'Algérie, l'Amérique, nous envoient des vins blancs et des vins rouges plus ou moins authentiques, plus ou moins réels, plus ou moins sincères.

En général, on se livre sur ces nectars exotiques à toute espèce de travaux, à tous les genres de manipulation.

On les allonge, on les étend, on les mélange, on les dilue, on les colore, on les raffermir, on les remonte et on finit par en tirer un vin quali-

fié « bonne côte », agréable à l'œil, mais sans chaleur, sans arôme et sans relief ; un vin qui au lieu de faciliter la digestion, s'infiltrerait sournoisement dans notre estomac, sans procurer à celui qui le boit aucune des jouissances, aucun des bénéfices qu'on pensait pouvoir lui demander.

Et encore, si l'on s'en tenait là. Mais on avale bien d'autres choses.

La consommation de l'eau-de-vie, c'est-à-dire du trois-six coupé d'eau, a augmenté dans des proportions effrayantes. C'est l'ivresse à bas prix, l'abrutissement au rabais. Et ces liqueurs moins banales qu'on décore du nom de cognac, rhum, kirsch, cocktail, ne sont le plus souvent, dans les qualités ordinaires, que d'affreux coupages à peine déguisés.

Dans une période d'années où le vin fut rare et cher, on vit se produire des liqueurs, des boissons économiques, moitié cidre, moitié tisane, dans lesquelles il entrait des pommes, des raisins secs, des racines, du vinaigre, de l'alcool, de la mélasse, que sais-je ? Des boissons à faire dresser les cheveux !

Nous estimons que la question nationale de l'influence d'une bonne récolte de vin sur le bien-être moral et physique des citoyens, est un point qui devrait solliciter l'attention des penseurs.

Victor Borie disait aux Français :

Dis-moi ce que tu bois, je te dirai qui tu es.

Et nous, Vaudois, quand nous aurons repris totalement l'habitude de boire nos vins, quand nous aurons chassé tous les faux prophètes et les marchands d'orviétan, que nous aurons repris notre part au grand soleil du bon Dieu, nous pourrions répéter avec reconnaissance et comme des enfants gâtés : *Il n'y en a point comme nous !*



ONNA FENNA QUE DEPEINSE TRAO

ABRIET dâo Battiau fasâi l'autr'hy sè plliante à s'n'ami Maxis de la Resse :

— Ah ! que desâi, cein ne va pas per tsî no, du quoquè tein : ma fenna ne sondzè qu'à dèpeinsa, s'n'ardzeint ; tot cein que vâi, lo lâi faut, po sè veti, po son ménâdzo, po l'hottô, que sè-io ? N'a jamé bosti de roncanâ ! Cein n'est pllie tenâbliô !

— Mâ, mâ ! que repond Maxis, que mè raconte-tou ice ? On sâ prâo que tsî vo on ne fâ pas dâi z'estra, que vo z'âi adî économisâ et qu'on ne vo vâi pas attatsî voutron tsein avoué dâi sâocessè... Mimamezt que lè croûte leingue desant qu'on ne medzè rein tant bien tsî vo...

— Ah ! lè tserravouîtè !... Mâ po lo resto, t'as pardieu réson !

— N'è pas lo tot : ta fennâ, la Luise, eintrè no sâi de, ne fâ pas à la dama, diabllo pas ! On ne la vâi pas, la demeinde, avoué dâi z'hâillons dè retso ; le restè dèvant son sohy et ne rodè pas coumeint la Fanchette âo dzudzo, que l'è totè lè senannè à la vela...

— D'acco, Maxis, mâ la Luise passè sa viâ à

mè roncanâ de l'ardzeint... ti lè dzo, tè dio, m'cin demândè, mimameint la né...

— Mâ, que dâo diabllo pâo-te bin ein fère ? demândè Maxis.

— Nein sé rein, que repond Gabriet, ne lâi cin è jamé baillî !
Sami.

PO FÈRE QUAIZI LÈ DZEIN

AMéry à Bagnolet n'êtâi pas mouetta, — Dieu sâi bèni tot parâi, d'ailleu su pas son hommo — l'êtâi tot que cein. Onna leinga, vâide-vo, à vo baillî lo veret (*vertige*). Dèvesâve pou dèvesâ. Se l'avâi faliu comptâ lè mot que poâve dèbliottâ d'onna dzorna, l'arant ètà dobedzî d'ître dâotrâi. L'êtâi pire qu'on mécanique. Son hommo l'êtâi venu sorryâo rein que po ne pe rein l'oûre.

On coup, va vè lo mâidzo po dâi z'eindzalîre que crâio, iô l'a racontâ mè d'onnhâora doureint tota l'histoire de sa via, et pu clliaque de son hommo, et pu de sa mère, de sè biau-frère, dâi vesin et tot lo diabllo et son train.

Po fini, lo mâidzo lâi dit dinse :
— Traîde-vâi la leinga on bocon.
La Méry trâi son lampé tandu que lo mâidzo sè met à écrire oquie.

Et la fenna lâi fâ, dhî menute aprî :
— Vo mè dite de terî la leinga et vo la guegnî pas pire !

Lo mâidzo lâi a repondu :
— N'è pas po la vouâtî, l'è rein que po que pouèssô écrire tranquillameint l'ordonnance !
Marc à Louis.

CHAPEAUX BAS

ANew-York, aussi bien qu'à Paris ou à Bruxelles, la jeunesse moderne ne veut plus porter de chapeaux. Elle ne s'en porte pas plus mal, d'ailleurs ; au contraire, mais cela ne fait pas l'affaire des chapeliers qui ne redoutent rien tant que le chômage.

Ils ont songé à demander à des docteurs, comme on l'a fait pour la morue, la banane, le vin, de longs articles, en vue d'essayer de faire croire aux poires toujours prêtes à marcher, que le chapeau est indispensable, qu'il préserve de la goutte au nez, des inondations, des incendies de forêts et du bolchévisme.

Les chapeliers ont essayé de tous les moyens pour faire revenir les jeunes élégants sur cette mauvaise habitude de se promener partout le chef découvert, qui cause au commerce de la chapellerie un préjudice si considérable. Les jeunes snobs n'ont rien voulu savoir.

C'est en vain que les chapeliers ont affirmé sur l'écran que le prince de Galles ne portait à cheval que le chapeau melon. Les jeunes gens ne se sont pas décidés à s'intéresser à ce légume.

A New-York, une des plus importantes chapelleries fit afficher, sur les murs de la ville, d'immenses placards mentionnant l'inscription suivante : « Charlie Chaplin ne porte exclusivement que des chapeaux de notre marque ». Elle attendit l'effet de cette réclame ultra-moderne. Elle attend encore, elle attend toujours. Les clients n'affluent pas dans la boutique. Les garçons du magasin continuent à enlever les toiles que les araignées tendent dans tous les coins, à chasser les mites voraces, à chercher la solution des mots croisés, à s'ennuyer et, pour se distraire,

à regarder tomber la pluie, à bâiller de trente-six façons différentes et à lustrer les hauts-de-forme pour essayer, dans un championnat nouveau genre, de leur faire obtenir un ou deux reflets de plus.

Ce ne fut qu'au bout d'un certain temps que le patron et les employés de la chapellerie s'aperçurent que de mauvais plaisants avaient écrit en grosses lettres, sur chacune des affiches placardées, cette simple conclusion : « C'est d'ailleurs pourquoi Charlie Chaplin fait se tordre de rire le monde entier ».

Il lui faut du temps. — Elle. — M. Morin, je ne puis pas croire que vous m'aimez réellement.

Lui. — C'est là que vous faites erreur, Mademoiselle. Mon amour pour vous n'est pas un simple caprice qui passe et revient. Oh ! non, il m'a fallu cinq ans pour me persuader que je vous aimais vraiment.

LES VIEUX VINS

I

*C'est un sanctuaire adorable
Ma bonne cave aux murs épais,
Avec son fin tapis de sable,
Sa douceur obscure et sa paix.
Une fraîcheur toujours égale
Y règne dans toute saison,
Jamais le plus léger frisson
N'ébranle sa voûte ogivale.*

Refrain :

*Docteur, tous tes conseils sont vains,
A ton eau pure je préfère,
Flambant au cristal de mon verre,
L'âme ardente de mes vieux vins.*

II

*Là, vieillissent sous les dentelles
Dont l'araignée orne leurs flancs,
Orgueil des vignes maternelles,
Les filles des étés brûlants :
Bouteilles de nectars illustres
Nés des débauches du soleil,
Dont l'âme, en ce calme sommeil,
Reste jeune durant des lustres.*

III

*Voyez les souverains insignes
Les Malesserts, les Tartegains,
Pieusement couchés en lignes
Auprès des exquis Calamins,
Bons amis des jours de victoire
Des Lavaux les plus fiers vassaux,
Et tous ceux qui sur nos coteaux
S'habillent de pourpre et de gloire.*

IV

*Il n'est pas haleine d'amante
Ayant parfum plus enjôleur,
Il n'est pas lèvres de bacchante
Ayant velours plus tentateur.
En eux, dans sa beauté première,
Rayonne tout l'Esprit latin
Qui, de l'Adour aux bords du Rhin,
S'épanouit dans la lumière.*

V

*Amis, pour comprendre l'Histoire
Du pays que nous vénérons,
Avec ferveur il nous faut boire
La vie enclose en ces flacons ;
L'horreur des fourbes et des maîtres
N'a jamais cessé d'y frémir,
Et ma bouche y sent tressaillir
Le cœur généreux des Ancêtres !*

D'après Georges Sibert.

Agréable perspective. — Ah ! ça, par exemple, c'est trop fort ! Ton fiancé ronfle en ta présence ! — Laisse-le donc, maman, au moins il ne dit pas de bêtises.

A son point de vue. — Ainsi vous avez visité Pompéi.

— En effet.

— Eh bien ! quelle a été votre impression ?

— En vérité, je dois vous dire que j'ai été sérieusement désappointée. Certainement l'emplacement choisi pour construire la ville est merveilleux, mais elle est tellement délabrée, que je me demande ce que cela pourra coûter pour la faire réparer.

LES AVENTURES ET PROJETS DE P.-E. MIRACOLEUX

VERS la fin d'une merveilleuse journée du mois d'octobre dernier, à l'heure où les rayons du soleil se faisaient horizontaux et dorait magnifiquement tout ce qu'ils effleuraient, je longeai le Grand-Pont à Lausanne. A quelque trente pas devant moi sur le trottoir opposé, j'aperçus une vieille connaissance, Pierre-Etienne Laval, le président actuel du Conseil des ministres de la République française, qui se promenait en plastronnant de la même façon que pratique un coq bien nourri quand il se renferme.

De toutes mes connaissances, Pierre-Etienne est certainement l'homme qui dispose de l'imagination la plus fertile. Et quand il combine, échafaude et invente, il se figure en toute bonne foi que « cela est arrivé ». Voulez-vous croire que lorsque Pierre Laval, le président actuel du Conseil des ministres de la République française, fit de Pierre-Etienne Flandin son ministre des finances, mon Pierre-Etienne Miracoleux se figura tout bonement, à cause de l'analogie des prénoms et du fait qu'il est originaire de la Provence, que lui aussi ne manquerait sûrement pas d'être appelé à diriger un ministère à Paris. Il allait de café en café en donnant la chose comme fort probable.

De même que beaucoup d'hommes à forte imagination, Miracoleux ne manque pas de culot. Lors du tir fédéral à Bellinzzone, où sa curiosité de patriote le poussa, il se rendit aussi à Lugano. Il y visita entre autres l'église « degli Angeli » connue par ses fresques célèbres. En sortant du sanctuaire, il avisa un brave curé auquel, à brûle-pourpoint, il posa la question suivante :

— Pourquoi, Monsieur, les anges sont-ils tous représentés par vos peintres sous des formes féminines, bien que la grammaire les ait fait masculins ? Au nom du sexe que je représente, vous me permettez de protester vivement contre un tel exclusivisme.

— Mais, Monsieur, lui répondit le curé, les anges n'ont point de sexe.

— Pour quels motifs sont-ils alors, dans vos églises, recouverts de robes et de longs cheveux ?

— Parce qu'il n'y a pas de coiffeurs au Paradis. La robe dont les anges sont revêtus, est évidemment un anachronisme, mais les peintres admettent généralement que le « nu » est déplacé dans une église.

Miracoleux ne trouva rien à répliquer et se tranquillisa en se répétant que les femmes, pas plus que les hommes du reste, ne peuvent seuls prétendre peupler de ces êtres divins les champs élyséens.

En se rendant au Tessin, le sort voulut que notre Pierre-Etienne voyagea, de la station d'Arth-Goldau à Bellinzzone, en compagnie de deux couples de Confédérés zurichois qui étaient accompagnés chacun d'un petit garçon. Régulièrement, l'un et l'autre de ces bambins blonds, en s'adressant à son papa, lui disait « Väterli », ce qui amusa royalement Miracoleux lequel, depuis lors, s'en va en publiant partout qu'en Suisse allemande tous les enfants donnent comme petit nom à leur père l'appellation de « Väterli », ce nom du fusil que nos milices connaissent bien.

Toujours très sûr de lui-même, Pierre-Etienne Miracoleux fut la victime d'autres quiproquos à Bellinzzone. Pas très fort en langue italienne, malgré la haute opinion qu'il a de son savoir linguistique, il s'acharna un certain jour à demander en pleine cantine du tir fédéral *dodici rosso* (douze rouge), en se figurant commander deux décis de vin rouge. La sommelière ne comprenant rien à ce « dodici rosso », Miracoleux se mit à gesticuler dans tous les sens et à hurler son « dodici » si fort qu'il fallut l'intervention d'un membre du comité d'organisation pour apprendre à notre héros qu'un « douze rouge » et « 2/10 de vin rouge » ne s'articulent pas identiquement dans la langue de Dante.

Le lendemain, en cherchant un restaurant

pour dîner, il demanda en italien à un cordonnier qui tapait rageusement des semelles dans une échoppe donnant sur la rue si, « chez Cattaneo » (c'est le nom d'un hôtelier de là-bas), il y « avait une bonne cuisine ». Par malheur, il prononça « cu g ina », au lieu de « cu c ina », sans songer qu'ainsi il s'informait si l'hôtel hébergeait de bonnes cousines. Le savetier, un homme honnête, le prenant pour un confédéré à la moralité écornée, cherchant des aventures galantes, l'envoya à tous les diables, avec force invectives. Miracoleux comprenant, à la face crispée et au ton courroucé du cordonnier, que celui-ci le baptisait de noms d'oiseaux peu flatteurs, se mit également à injurier en français son interlocuteur. Les deux hommes allaient en venir aux mains quand, parmi la foule ameutée, un homme de bon sens s'interposa et réussit sans aucune peine et à la grande joie du public à éclaircir rapidement le malentendu.

Tout en me remémorant ces aventures que Miracoleux avait narrées en son temps avec adjonction d'une bonne dose de piment, j'allongeai le pas et rejoignis bientôt l'ami Pierre-Etienne. Après les salutations d'usage, mon bonhomme, me prenant par le bras, m'arrête pour me dire ceci :

— Vous savez, j'ai fait mon testament.

— Ah bien ! et c'est moi qui hérite ?

— Un peu, si vous le voulez bien. Je n'ai point d'héritiers directs, de sorte que, pour rendre hommage à la Suisse, ma patrie d'adoption, j'ai légué toute ma fortune en faveur de l'érection d'un grand flambeau à l'huile qui brûlera jour et nuit, été et hiver, sur la prairie du Grutli, au lac des Quatre-Cantons. Je veux magnifier de cette manière cet antique et vénérable berceau de la Liberté et lui donner un symbole qui affirmera bien haut aux générations oubliées que, malgré tout, la flamme sacrée brûle encore et ne peut s'éteindre dans une humanité quelque peu consciente des valeurs morales.

— Mes compliments, répartit-il, l'idée est excellente et elle vient à point, mais, vous n'êtes cependant pas encore prêt à mourir ?

— Oh non ! il faut tout d'abord que j'amasse cette fortune que je veux léguer, car, à l'heure actuelle, ce que je possède serait insuffisant à alimenter longtemps le flambeau du Grutli. Mais, la nuit dernière, il m'est venue une idée mirobolante :

Je m'en vais acheter un café à Lausanne que je nommerai le « Café-Palace des Anniversaires ». Chacun y viendra fêter, dans une atmosphère de franche gaieté, son jour de naissance. Ainsi, ce sera une fête perpétuelle, puisqu'il n'y a pas de jour qui ne soit l'anniversaire de la venue au monde de quelque particulier. Cela vaudra bien mieux que les amicales de contemporains dont les assises ne se laissent pas multiplier indéfiniment. Voyez-vous, mon cher, nous vivons dans un siècle où chacun se nourrit de sociabilité. On aime à se réunir, à fêter, à chanter, à danser, à vibrer à l'unisson, et aujourd'hui plus que jamais la foule attire la foule, puisqu'on ne tient plus à aller broyer du noir dans un local solitaire. Quand on saura que chez moi les salles sont toujours pleines de personnes sympathiques et en joie, tout Lausanne, que dis-je, tout le canton et même nos confédérés, voudront être de la fête. L'abbaye n'aura plus de fin ! Et puis, ressort des ressorts ! il ne se trouvera aucun bon Suisse qui n'éprouvera le désir de contribuer dans la mesure de ses forces à enrichir l'homme qui lègue sa fortune au profit de l'érection du flambeau de la Liberté !

Devant des projets si grandioses, je me fis petit et pris congé en déclarant que Pierre-Etienne Miracoleux est vraiment un échantillon d'une espèce rare.

Aimé Schabzigre.

Renommé ! — On fait des mots dans notre canton comme on y boit de bon vin. Un électeur triqué avec un député au Conseil national.

— Vous reviendrez bientôt nous voir, monsieur le député : cette année, nos vins seront renommés.

— Ils sont bien heureux !..